

Manifesta, passeport pour Ljubljana

Edition slovène de la biennale d'art contemporain, sur le thème de la frontière.

Manifesta 3

Biennale européenne d'art contemporain à Ljubljana (Slovénie), jusqu'au 24 septembre.

Un écran divisé en deux, où défilent simultanément des vues aériennes. D'un côté, la ville de Ljubljana: pointes des clochers, ponts, coquets immeubles austro-hongrois, une vie tranquille. De l'autre, les mêmes plans de la même cité, en loques cette fois, comme Dresde, en 1945, après le passage des forteresses volantes. Vidéo de Nika Span (né en 1967), artiste slovène. Manifesta, biennale européenne d'art contemporain, a pris ses quartiers à Ljubljana, capitale d'un pays éparpillé par la tourmente balkanique. L'indépendance autoproclamée de la Slovénie s'était soldée, en juin 1991, par une semaine de combats et 70 morts. On a vu pire dans la région. Ni vraiment à l'ouest ni à l'est, bénéficiant de la prospérité de l'Autriche, d'une quasi-homogénéité ethnique, la capitale slovène est une sorte de Genève des Balkans, où fourmillent les espaces piétonniers et les étals de fleurs (à croire que les habitants en mangent), et où vrombissent, sur les voies rapides, les derniers modèles de chez Audi, Porsche et Mercedes.

Lignes de faille. Issue de l'insatisfaction créée par les structures trop lourdes des grandes manifestations artistiques (Biennale de Venise, Documenta de Kassel, etc.), Manifesta fut créée dans les années 90, aux Pays-Bas, par un groupe international de conservateurs de musées et de commissaires d'exposition conscients d'un manque à combler. Bénéficiant de subsides de la Commission européenne, de ceux de quelques gros sponsors (dont la fondation Soros) et des deniers des gouvernements et municipalités d'accueil, cette biennale a fait ses premières armes à Rotterdam, en 1996, puis à Luxembourg, en 1998. Les deux premières éditions ont permis à des centaines de jeunes artistes de présenter leur travail à plus de 40 000 visiteurs. Nomade, Manifesta fonctionne avec un commissariat renouvelé à chaque édition. Le

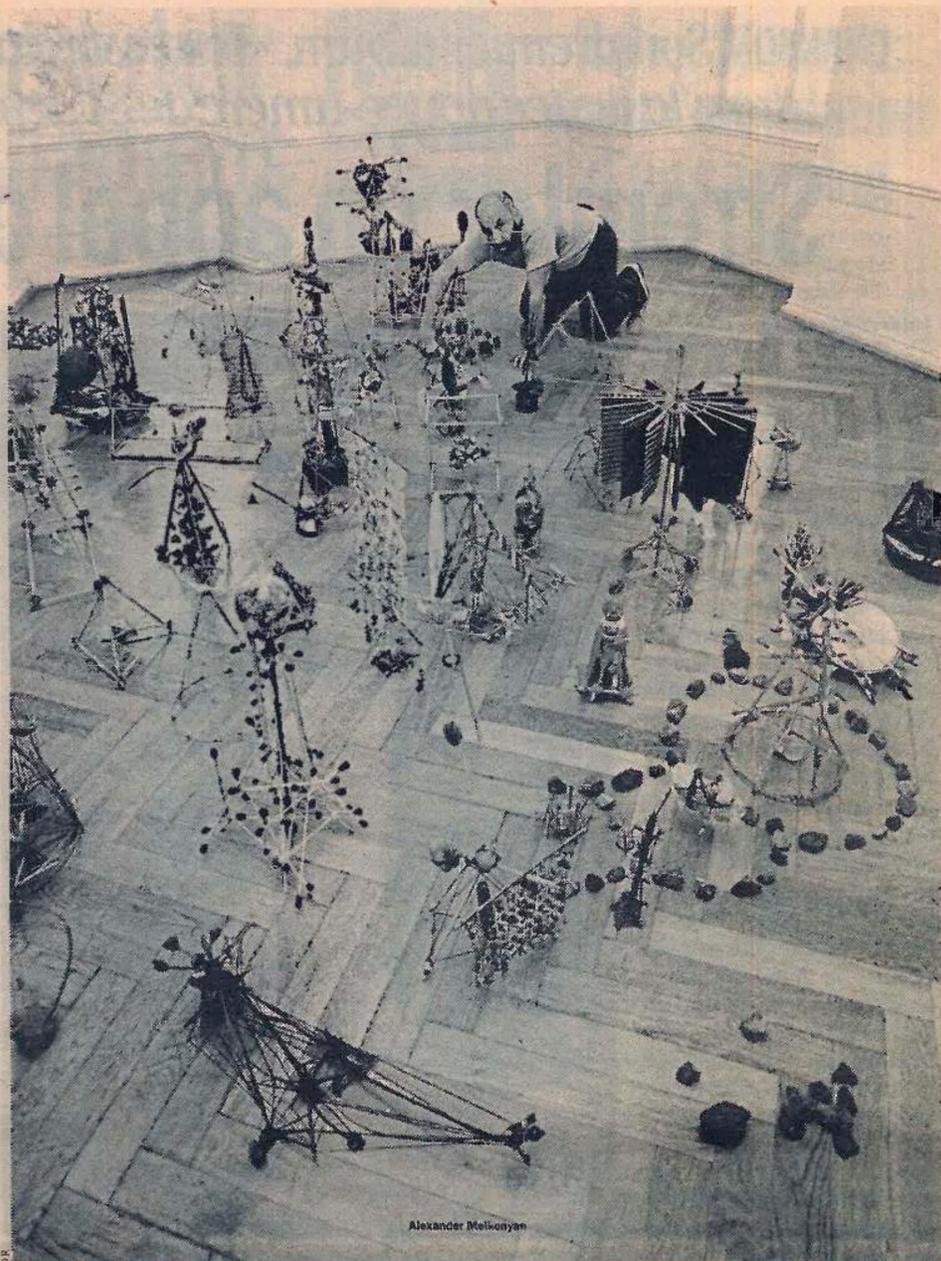
Ce qui frappe d'emblée, c'est la disparition presque totale de la peinture et de la sculpture, au profit d'une surabondance d'installations vidéo, de photographies et d'autres médias qui titillent les limites de l'imperceptible.

thème retenu cette année: «the Borderline Syndrome Energies of Defence» («le syndrome de la frontière, énergies de défense»), pointe comme autant de lignes de failles, parfois jusqu'à la caricature, les problèmes géopolitiques et ceux de l'art contemporain.

Ce qui frappe d'emblée dans cette manifestation, largement ouverte aux ex-pays de l'Est, c'est la disparition presque totale de la peinture et de la sculpture, au profit d'une surabondance d'installations vidéo, de photographies et d'autres médias qui titillent les limites de l'imperceptible. La seule œuvre qui utilise ouvertement la peinture, celle de Marcus Geiger (Autrichien, né en 1957), est d'ailleurs pratiquement invisible. Celui-ci a peint en rose une esplanade de quelques milliers de mètres carrés, séparant un centre des congrès d'une galerie commerciale. Inaugurée le 23 juin, ce travail semble, début septembre, comme agrégé à la ville. L'œuvre de Geiger a gagné, au fil du temps, de la patine tout en perdant de son brillant, et il faut à présent un œil pas tant averti que prévenu pour réaliser qu'on déambule sur une proposition artistique.

Subliminal. Il en va plus ou moins de même pour ce qui est présenté hors les murs des trois grands lieux d'exposition: un centre de conférences (aux trois quarts vide, mais un vide que nul panneau ne signale comme une installation de no man's land) et deux musées. Ainsi, l'œuvre de Susan Philipsz (née en 1976, vit à Belfast) joue sur une corde aussi vocale que subliminale. Il faut du temps au passant (celui de l'Ouest tout du moins, l'autochtone sursautant plus facilement) pour réaliser qu'une petite voix, surgie d'un haut-parleur discrètement planqué, susurre *a cappella* (en boucle et toutes les dix minutes), le premier couplet de l'*Internationale*. Ljubljana joue à (se) faire peur avec les deux côtés de l'ex-Mur.

Au centre de la vieille ville, au lieu-dit «les Trois Ponts», dont l'intitulé correspond à la topographie, les deux passerelles réservées aux piétons sont surmontées de portiques similaires à ceux des douanes d'aéroports. En lettres jaunes sur fond bleu, le premier réserve le passage aux «EU Citizens». L'autre, en lettres blanches sur fond noir, se contente sèchement du mot «Others» (EU OTHERS, de Selja Kameric, né en 1976, vit



L'installation d'Alexander Melkonyan. Manifesta est largement ouverte aux ex-pays de l'Est.

à Sarajevo). Ces «autres», il en est largement question dans les multiples vidéos et installations sonores qui transgressent elles aussi les frontières entre cinéma, documentaire et art contemporain proprement dit.

Tapisseries, fil bleu... Pour débiter par le moins ambigu, puisqu'il s'agit de la mise en images d'une performance, on citera ici *Women at Work* (1999) de Maja Bajević. Cette artiste bosniaque de 32 ans a résumé cent vingt heures dans un film de vingt-cinq minutes: lors de la rénovation de la Galerie nationale de Sarajevo, cinq réfugiées ont tissé des motifs de tapisseries traditionnelles sur des trames tendues sur les échafaudages, durant cinq jours et cinq nuits, comme d'inlassables Pénélope. Une manière spécifiquement féminine, affirme Maja Bajević, de reconquérir un espace perdu. Pour présenter

How to Make a Refugee (1999), l'Irlandais Phil Collins a squatté une salle de la Galerie moderne où sont, entre autres, accrochées des toiles de Zoran Music, pour y poser des moniteurs télé diffusant des images d'interviews réalisées dans les camps palestiniens ou en Macédoine, pendant la guerre du Kosovo. Au pied de certaines toiles, simplement posées, des photos géantes avec de vrais morceaux de corps torturés. Pour ceux qui perdent leurs repères, un fil rouge (quoique bleu) court le long de Manifesta. Il s'agit d'un ruban adhésif bleu que le plasticien polonais Edward Krasinski (né en 1925) a placé horizontalement, à une hauteur de 1,30 mètre, tant dans les salles d'exposition que sur les murs calmes de Ljubljana ●

ALAIN DREYFUS
(envoyé spécial à Ljubljana)

Aie Simply le meilleur film de la rentrée. M. Palmiéri ELLE

Ça fait mal, donc c'est drôle.

Plus ça fait mal, plus c'est drôle. L.Guichard TELERAMA **Aie**

Aie est une surprise. Une sorte de giboulée tourneboulante, fraîche et inattendue, comique surtout. O.Séguret LIBÉRATION

ANDRÉ DUSSOLLIER - HÉLÈNE FILLIÈRES - EMMANUELLE DEVOS **Aie** UN FILM DE SOPHIE FILLIÈRES

LE BALZAC - UGC CINÉ CITÉ LES HALLES - MK2 ODÉON - GAUMONT OPÉRA FRANÇAIS - ST LAZARE PASQUIER
PATHÉ WEPLER - GAUMONT PARNASSE - UGC CINÉ CITÉ BERCY - MAJESTIC BASTILLE - MK2 QUAI DE SEINE
ESCURIAL - GAUMONT ALESIA - GAUMONT AQUABOULEVARD - en périphérie et en province